

Le mât du bout du monde

Liouba interrompit sa randonnée pour s'allonger mollement au soleil, en bordure d'une forêt de pins. Le frôlement du vent, encore léger, refroidissait lentement la sueur qui imprégnait sa tenue de sport, mais de gros nuages noirs s'accumulaient déjà, au loin, au-dessus des collines.

Il ne devrait pas y avoir d'orage, pensait-elle, sans véritable inquiétude, et la fête du village retentirait dans la vallée, comme chaque année, au cœur de juillet.

Elle reprit sa marche, plus tranquille, jusqu'au hameau des Vérinelles, pour se doucher avant d'enfiler ses vêtements neufs, délaissant sa robe bleue, celle à fleurs et la plus courte à fines rayures. Il ne s'agissait pas d'être jolie, mais il fallait laver l'affront de l'an dernier. Elle en oublia même tout maquillage, le soleil avait suffisamment bruni ses joues depuis le matin, à travers la nature.

Saint-Mourzy, altitude 631 mètres, 1 543 habitants au dernier recensement, ancien chef-lieu de canton, se blottissait autour de sa vieille église du XVII^e siècle, paisiblement plantée sur un promontoire rocheux, autour duquel l'histoire avait projeté, pendant des siècles, le film des guerres et massacres, pour de sombres histoires de territoires, pour des rancunes locales ou internationales, pour de complexes raisons religieuses, ou pour simplement lutter, avec la peur et la rage au ventre, contre un occupant aussi poli que cruel.

La place des Ormeaux, vide de tout arbre éponyme, bruissait sourdement au rythme des retrouvailles entre anciens, entre jeunes, entre deux, après un an ou quelques heures à ne s'être plus vus.

Les tréteaux supportaient déjà les planches voilées, habituées des fêtes et des taches de vin rouge. Des clips un peu rouillés pinçaient les nappes de papier blanches et gaufrées.

Au beau milieu de cette forteresse de tables d'un jour, d'un soir et d'une partie de nuit, certains villageois et touristes admiraient doctement le mât de cocagne huileux, dont les racines s'enfonçaient sans doute sous les tonnes de grès, chatouillant quelques tunnels silencieux, oubliés de tous.

Le maire et son adjointe avaient méticuleusement aligné toutes les dépenses sur le vieux cahier municipal, afin de ne pas dépasser un budget contraint, un délicat équilibre entre la survie des traditions et la lente transformation de ce petit monde de verdure, écartelé entre un passé riche de minuscules anecdotes, mais promis à l'uniformité,

comme partout ailleurs, comme à Beaulignes, comme à Pont-de-l'Abbesse, ou comme à Sainte-Ginèvre.

Le monde changeait. Le monde change.

Mais ce soir, il y aurait les concours de danse, de pétanque, mais avant tout il y aurait le concours de cocagne, avec son prix immémorial, un gros panier garni, plein des spécialités du village et de ses campagnes.

Liouba vivait ici depuis un temps où elle apprenait la marche et balbutiait, s'imprégnant de l'accent local, pendant que ses parents souriants et timides mesuraient le mur invisible qui les séparait des gens d'ici. Liouba arborait fièrement son prénom venu de loin, mais elle avait fait de belles études et choisi de rester ici pour ouvrir son cabinet, et soigner les gens. On l'aimait. Elle aimait les villageois.

Mais elle avait perdu d'infime justesse le concours sur le mât, l'an dernier, laissant bêtement la victoire à un jeune vigneron, au regard clair et à l'orgueil insolent.

Liouba prenait à cœur, avec la même énergie, son travail, sa vie personnelle, mais aussi toutes les compétitions que la vie lui offrait. Et comme elle avait passé son enfance à grimper en haut de tous les arbres qu'elle croisait, de tous les murs, de toutes les petites falaises, elle devait gagner ce concours, et grimper, sans excès d'élégance, plus vite que les autres, en l'occurrence les rares qui pouvaient y parvenir, après quelques verres, et sous les rires de la foule.

Elle trinqua avec Jaubert, le tenant du titre. Elle dansa avec le vieux maire bedonnant qui paraissait de plus en plus rougeaud, et le bal dura un peu plus que d'habitude. Elle avait droit à du « Liouba », du « Lili », du « ma petite » et du « docteur ». Puis, les projecteurs éclairèrent le mât.

Les candidats malheureux se bousculaient avec plus ou moins de détermination, du gros Benjamin qui ne décolla pas plus haut qu'un mètre, à ce touriste hollandais qui fit bonne figure, en passant par quelques outsiders doués mais sans doute trop imbibés pour espérer se concentrer ou coordonner leurs gestes, pour trouver la bonne cadence.

Puis ce fut le tour de Liouba. Son regard déterminé, presque dur, tranchait avec son sourire faussement rigolard. Elle étreignit le mât, pour entamer avec lui une tendre danse qui allait devenir brutale, puis douloureuse et pour finir désespérée.

Centimètre après centimètre, son corps athlétique trompait la gravité, et ses bras fermes s'accordaient avec ses cuisses, avec ses genoux, ses chevilles et ses pieds, instruments silencieux d'une fanfare courageuse, dans une guerre éphémère, sans morts, sans mitraille, une guerre sans ennemi, où la victoire est au bout d'un parcours de souffrance qui conduit l'unique soldat d'un tas de paille au pied du mât, vers un cercle perché au sommet, constellé de babioles dorées.

Les muscles de Liouba lui brûlaient, mais elle ne lâchait pas, elle ne glissait pas. Le tissu écru avait du bon.

Au bout de l'éternité, du bout de ses doigts, elle toucha fébrilement l'une des boules brillantes. Et le public, jusque-là attentif, dans un silence respectueux, applaudit à tout rompre. Elle avait fait un bon temps. Mais le vigneron pouvait encore la battre.

Avant de se laisser glisser vers le sol, elle resta agrippée quelques secondes de plus, le temps de laisser son regard se perdre vers les montagnettes recouvertes de toutes les variations de verts que la nature leur permettait d'offrir aux regards. L'esprit de Liouba voyageait dans une éphémère immobilité vers les royaumes d'Uqbar, de Samaris, de Thargelion ou de Valyria, Elle retrouvait les ruines de Bactres où le chant de Roxane résonnait encore. Régions, cités et pays, où nul ne pouvait plus venir, souvenirs d'un imaginaire impalpable ou d'un passé que le présent des hommes soumis laissait s'effacer par la force du vent ou par les sombres desseins de tyrans modernes.

Liouba venait d'un ailleurs à jamais perdu et flottait pour quelques secondes volées sur les terres à jamais interdites, au-delà des limites d'un réel qui se refermait lentement sur le monde. Ce doux voyage, presque insouciant, était un voyage heureux. Elle retenait le mât comme si elle avait pu y cacher les richesses rutilantes que nul ne pouvait plus lui voler.

Mais son corps lui rappela de lâcher prise, avec douceur et sans retour. Elle glissa et se posa délicatement au sol.

Écroulée, peu après, contre un platane, elle observait avec attention son solide concurrent parcourir virilement le chemin vers les cieux, sans doute avantage par son passage à elle, et par le passage de tous ceux qui, encore plus tôt, avaient essuyé la graisse du mât.

Il avait un sourire de vainqueur. Il était presque au sommet de l'Olympe, demi-dieu d'un petit village fleuri. Son ambition n'était qu'un grain de sable dans le désert des conquêtes inutiles, mais il y mettait son cœur et sa force.

Mais il glissa brutalement près du but, ayant sans doute un peu surestimé sa résistance aux apéritifs et aux nuits récentes trop courtes et trop joyeuses, et il redescendit le long du mât sans trop bien se tenir, et rebondit un peu, chutant sur ses fesses.

Liouba avait gagné. Elle leva son poing au ciel, tout en se redressant, puis alla rapidement vérifier l'état de Joubert. Il n'avait rien de cassé, sauf peut-être son orgueil, mais il en riait lui aussi. La quête d'une victoire, et d'un très beau panier garni, s'effaça très vite devant le simple fait d'avoir joué à gagner et perdu en jouant.

Les feux d'artifice illuminèrent alors le ciel.

Éric VIVIAN
France, Paris